

Les morts n'ont pas de sanglots

Extrait de la conversation entre Jean-Pierre Sarrazac et Enzo Cormann¹.

(On peut écouter la totalité de l'entretien sur www.theatre-contemporain.net).

A la question de l'altérité, tout à fait centrale dans son œuvre théâtrale et poétique, Enzo Cormann revient sur son compagnonnage avec les morts.



« Vignette » d'Enzo Cormann

JPS : Alors peut-être une dernière question... **Justement sur l'autre**. Je t'ai vu récemment jouer toi-même Kerouac dans *Le Dit de la chute* — d'ailleurs je vois les titres qui se mettent les uns en face des autres : le dit de la chute et la révolte des anges. Il y a la chute d'un ange dans tout ça, il y a le mal... Il y a Lucifer là-dedans...

EC : ...Oui.

JPS : Alors, *Le Dit de la chute* ?... *Mingus Cuernavaca* ? Dans quelle mesure Kerouac et Mingus c'est toi ?

Là, on retrouve le poétique. On retrouve le poétique : l'écriture théâtrale qui se porte à des limites. Une des limites du théâtre c'est la poésie effectivement. Une des limites du théâtre et de la langue c'est aussi la musique. Et dans ton itinéraire, ça, c'est très important. Le compagnonnage avec les jazzmen, dont Padovani principalement...

Et donc ce rapport entre ta langue, ce que tu appelles tes « jazz poem », et ces figures : Mingus, Kerouac, quel est-il ?

EC : Il y a plusieurs aspects là-dedans. Il y a d'abord le compagnonnage avec les morts. Et ça, ce n'est pas au point de s'arrêter. En fait, je me suis rendu compte que c'était extrêmement présent dans ma vie, et que ça l'était relativement peu dans mon écriture. Il y avait l'envie d'être plus en accord dans l'écriture avec la façon que j'ai d'entretenir dans la vie une forme de dialogue avec un certain nombre de morts. Et d'ailleurs ce qui est très agréable dans le commerce avec les morts, c'est que si je veux entretenir un dialogue avec John Coltrane...

¹ A l'occasion de la mise en scène d'Enzo Cormann de son propre texte *La Révolte des anges* et à l'initiative de l'ANETH, une conversation a lieu, en public, entre Jean-Pierre Sarrazac et Enzo Cormann, le 6 décembre 2004, dans le décor même de la pièce, au Théâtre National de la Colline.

JPS : Il est là.

EC : Il est là. Il n'y a aucun souci. Bon, il eût été plus difficile à rencontrer de son vivant. (...)

Et puis il y a des morts qui sont mes morts si j'ose dire, c'est-à-dire qui m'étaient proches... Mais il y a comme ça des figures défunes qui m'accompagnent, qui me parlent, qui me contredisent, qui m'observent. Sous le regard desquelles j'écris. Une espèce de « grand autre ». Eclaté. Multiple... Et au fond, il y a d'abord le plaisir. C'est-à-dire le plaisir de se faire l'écho de ces voix qui sont à la fois intimes et qui en même temps sont autres (...) – et certaines fois avec des altérités qui sont irréductibles, jusqu'à l'incompréhension totale. Je me fais engueuler par certains d'une façon qui fait que je ne peux même pas plaider ma cause. Je comprends. Je l'admets en tout cas. Ça m'intéresse. [M'intéresse] cette part irréductible de l'autre, qui désespérément ne souscrit pas à mes vues, ou qui est rétif à ce que je suis, qui se refuse à se laisser séduire, qui ne cède à aucune lâcheté dont je peux faire preuve. Je suis prêt à raboter mes convictions, à faire semblant de me comporter autrement que ce que je suis profondément... Mais malgré tout l'altérité demeure. Le regard demeure, (...) qui est à la fois rude, et en même temps qui me constitue. C'est-à-dire qui me permet d'avoir une perception même de ce que je suis. Je ne suis que dans le regard de l'autre. Vraiment. Et singulièrement de ces morts. Alors il y a ce paradoxe : ces morts me regardent dans le regard que je leur prête. Donc, finalement, ces morts deviennent le vecteur du regard que je porte sur moi-même. Et c'est pour ça que la notion d'*ange* me convient. Bon, ce sont des anges laïques naturellement. Mais je les vois me regarder, et ils ne me regardent que parce que je veux bien qu'ils me regardent. C'est quand même aussi une affaire de dramaturge. Donc, l'idée de les inviter véritablement à la scène est un embrayeur très puissant pour moi. C'est quelque chose qui me suscite beaucoup. Qui m'excite. Qui m'amuse. Et naturellement démarre un jeu qui est extrêmement plaisant parce que c'est un jeu très humoristique, notamment parce que les morts résistent. Mais en même temps ils sont très « déliés ». Ils ont gagné une légèreté que je n'ai pas, que nous n'avons pas, parce que nous sommes crispés, nous sommes tendus... Et eux ils sont déliés. Ils ont délesté. Ce n'est pas du tout nostalgique un mort. Un mort c'est...

JPS : ...c'est tonique.

EC : Oui, oui. Aucun sanglot ne vient étouffer la pensée d'un mort. Ils sont dépris des passions, du régime des passions. Alors, c'est ça qui est formidable, parce qu'ils me voient venir (tu vas voir que je vais répondre en partie à ta question). Parce qu'ils me voient venir de loin. Et ils voient bien que ce que je leur prête comme parole, ou comme regard, ou comme intention, c'est aussi en partie ce que j'ai envie de dire, moi. C'est que, naturellement, ils deviennent aussi mes porte-parole. Mais – il faut me rendre cette justice –, régulièrement je leur permets de dire que ce qu'ils disent ce n'est pas eux qui le disent.

JPS : Ils te dénoncent.

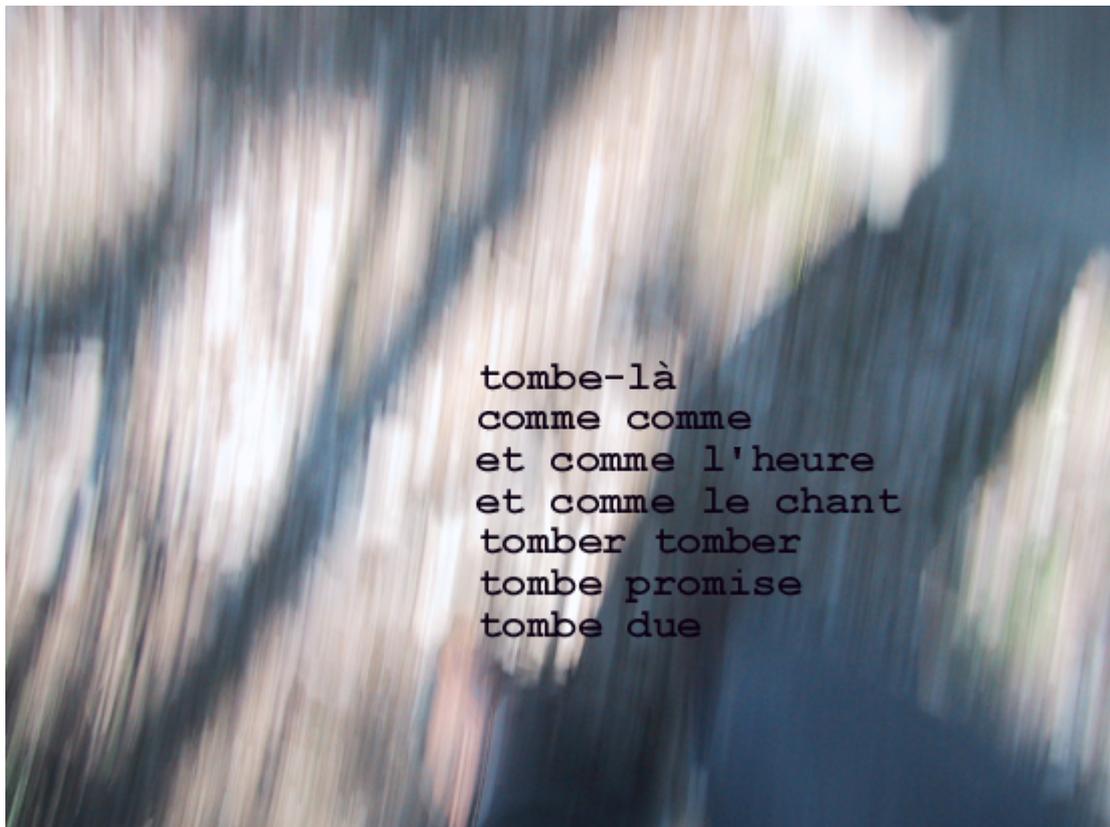
EC : Ils me dénoncent, mais naturellement ils me dénoncent par ma propre voix. C'est là où en définitive j'ai le dernier mot (ce qui est quand même assez agréable avec un certain nombre d'entre eux).

Mais bon voilà, c'est un compagnonnage. Au fond, c'est une espèce de regard singulier, subjectif (qui n'a pas d'autre prétention que ça du reste), juste un regard singulier, d'un des membres de l'assemblée, sur ces morts pour certains réputés intouchables. Donc, on commet un petit péché, une petite transgression, on viole un petit tabou dans l'espace théâtral, et je crois que ça a deux vertus. Toutes les deux se résument à un seul mot : c'est le mouvement. On redonne du mouvement à une pierre tombale. On redonne du mouvement à une icône. On redonne du mouvement à un nom. C'est-à-dire qu'on repart de l'endroit où on juge que le mort était dans son trajet, et on le pense comme un trajet, et on continue un peu. Un peu. Et si possible sans fermer derrière. C'est-à-dire pour bien rouvrir. Pour relancer la machine à mouvementer les esprits. Et dans mouvement, mouvementer, il y a du mensonge, il y a mentir. menteur mais mouvementeur. Je serais un mouvementeur. Voilà, on ment, mais en même temps on crée du mouvement. Et ça, ça

me paraît très important. Et puis surtout c'est que dans la représentation théâtrale, on a le temps. Au lieu de regarder l'icône comme ça, de face, on a le temps de faire ça, de la...

JPS : ...de la faire tourner.

EC : Et bien sûr c'est un regard subjectif, ça ne prétend pas du tout se substituer à des regards scientifiques mais, par le jeu de la fiction dramatique, [ça prétend] procéder à un autre type d'examen.



« Vignette » d'Enzo Cormann